Terra nigra trouvée à Vichy (Allier)

Colette Bémont

► To cite this version:

Colette Bémont. Terra nigra trouvée à Vichy (Allier). Gallia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine, 1972, 30 (1), pp.149-166. 10.3406/galia.1972.2598 . hal-01934883

HAL Id: hal-01934883

<https://hal.science/hal-01934883>

Submitted on 11 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

TERRA NIGRA TROUVÉE A VICHY (Allier)

par Colette BÉMONT

La collection Rambert du Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye contient, à côté d'une abondante série de vases ou de moules sigillés, quelques pièces estampillées de facture plus nettement provinciale et dignes, elles aussi, d'attention. Il s'agit de tessons de céramique fumigée fine qui, comme le reste du legs Rambert, sont tenus pour provenir du sous-sol de Vichy¹. J'ai signalé déjà² deux fragments de vases appartenant à ce groupe et qui présentent la particularité de concilier un décor intérieur — constitué de zones grises alternativement claires et foncées — et l'usage d'une estampille centrale sur deux lignes, de type gallo-romain³. Les neuf autres pièces, tout en s'apparentant à une catégorie plus banale : celle de la poterie fine, grise ou noire, monochrome, ne sont pas dépourvues d'un intérêt certain, bien qu'inégal selon les cas et l'état de conservation des vases. En voici un rapide inventaire.

A-C : trois tessons (fig. 1, A-C) marqués de la même estampille centrale : *COTΘIO*[-]/*AVOT*[-]. A (M.A.N. 49571) : fragment d'un fond plat, légèrement bombé au centre, aminci vers la périphérie (épais. de 7,5 mm à 3 mm) ; d'après le fragment conservé ø supérieur à 80 mm ; pâte gris clair ; surface intérieure gris sombre soigneusement lissée ; surface extérieure plus claire et marquée de la trace en spirale d'un lissage incomplet. B (M.A.N. 49590) : mêmes remarques, dans l'ensemble, que pour le précédent tesson ; bombement moins accentué, épais. variant de 6,5 à 5,5 mm ; ø supérieur à 70 mm ; couleur superficielle : gris moyen. C (M.A.N. 49579) : mêmes remarques techniques que pour les précédents numéros ; épais. à peu près constante et égale à 5 mm env. ; ø supérieur à 95 mm ; décor : cercle guilloché composé de quatre rangs de stries (larg. 11 mm ; ø intérieur : 60 mm). D-E : deux fragments (fig. 1, D-E) marqués *IITOVA*/*SIICI*[-]. D (M.A.N. 49577) : fond plat bombé au centre ; épais. régulière d'environ 7,5 mm ; ø supérieur à 90 mm ; pâte gris clair ; surface intérieure gris moyen, bien lissée, surface extérieure assez soignée, de même couleur ; E (M.A.N. 49580) : fond plat épaissi au centre (épais. de 7 mm à 6 mm), à peine bombé ; ø supérieur à 120 mm ; pâte gris clair ; surface intérieure gris sombre, surface extérieure : cf. nos 49571, 49590, 49579 ; décor : cercle guilloché à cinq rangs de stries (larg. 14 mm ; ø intérieur : 90 mm). F : fragment d'un petit bol (fig. 2, F) marqué *ATI*[- - -] / [- - -] (M.A.N. 49582) ; pied bas non rapporté (ø extérieur :

1 A. MORLET, *Graffites et signatures*, dans *Tourisme*, 1957, n. 3.

2 *Vases gris décorés et signés du début du I^{er} siècle. P. C.*, dans *Antiquités Nationales*, 3, 1971, p. 67-78.

3 *A.VS/AVOTI*.

1 Fonds estampillés : A = M.A.N. 49571 ; B = M.A.N. 49590 ; C = M.A.N. 49579 ; D = M.A.N. 49577 ; E = M.A.N. 49580.

56 mm) ; pâte gris clair ; surface intérieure noirâtre, traces apparentes de lissage épargnant au centre une dépression circulaire (fig. 3, 3) ; surface extérieure plus claire, lissage moins soigné, inexistant à l'intérieur du pied. G : fragment d'un bol (?) (fig. 2, G) marqué *CO[?]ASO* (M.A.N. 49583) ; pied non rapporté ($\varnothing$ extérieur : 67 mm) ; fond épaissi vers le centre pâte gris clair ; surface intérieure gris sombre, traces visibles de lissage ; surface extérieure plus claire et moins soignée, intérieur du pied non lissé. H : fond plat (fig. 2, H) signé au centre *MAC/TO[?]A* (M.A.N. 49563) ; pied bas, faiblement dégagé, très excentrique ($\varnothing$ extérieur : 101 mm), attache arrondie d'un bord sans doute à peine oblique ; pâte gris clair ; surface intérieure noirâtre, bien lissée ; surface extérieure un peu moins soignée (cf. n° 49571 et suiv.) ; décor : cercle finement guilloché (larg. 12 mm ; $\varnothing$ intérieur : 29 mm) et deux cercles en relief ($\varnothing$ 86 et 90 mm). I : fragment d'une écuelle (M.A.N. 49548) (fig. 6, I) ; paroi oblique (épais. environ 7 mm) à lèvre très saillante, légèrement tombante et creusée d'une dépression sur sa face supérieure ; pied à peine dégagé ; fond plat détruit au centre ;

2 Bols et plats fins du Massif Central. — F-H : coll. Rambert (F = M.A.N. 49582 ; G = M.A.N. 49583 ; H = M.A.N. 49563. Estampilles : éch. 1 : 1). — 1 : assiette de Gergovie (d'après M. LABROUSSE, *op. cit.*, p. 42, fig. 23) ; 2 : assiette du Mont-Beuvray (M.A.N. 10783, 24283, 24290. Estampille : éch. 1 : 1) ; 3 : assiette de Roanne (d'après J. CAROTSE et R. PÉRICHON, *op. cit.*, fig. 29, 7) ; 4 : assiette de Saint-Rémy-en-Rollat (d'après H. VERTET, *op. cit.*, p. 222, fig. 2).

ø intérieur au niveau de la lèvre : 219 mm, ø intérieur du pied : 138 mm, haut. totale : 35 mm ; pâte et aspect intérieur : cf. n° 49563 ; surface extérieure moins soignée, traces de lissage imparfait sous le fond ; à l'extérieur, sur la paroi et le fond : restes d'un graffite (fig. 5) comportant au moins six lignes. Les cassures, comme les surfaces lissées de toutes ces pièces, sont pailletées de mica. Cet effet est particulièrement sensible à l'intérieur des deux derniers vases.

La qualité du travail, l'aspect, la couleur de cette céramique la rattachent à une production fine, fumigée, courante en Gaule en particulier à partir de la Tène tardive⁴. Le décor de trois des fonds plats⁵ et l'estampille de huit des échantillons trahissent, en outre, l'influence des produits italiques sigillés⁶. Enfin, le libellé de plusieurs des marques⁷ atteste une origine gauloise. Tous ces caractères incitent à rapprocher notre série de certains types de la céramique dite gallo-belge⁸. Cette dénomination d'une vaisselle répandue surtout dans le Nord et l'Est de la Gaule et en Angleterre⁹ n'est pas absolument satisfaisante, dans la mesure où elle rend compte d'un phénomène historique : la production d'une céramique fine et soignée dans des ateliers indigènes, au début de la colonisation, sur une aire géographique déterminée, beaucoup plus qu'elle ne caractérise étroitement un genre de fabrication. En effet, la poterie gallo-belge inclut, du point de vue de la typologie, des formes multiples, déterminées par des influences diverses — la plus remarquée étant celle de la sigillée —. Et la même variété apparaît dans les techniques, puisqu'on rencontre, dans les mêmes services, des pièces engobées ou seulement lissées et de couleurs différentes — du noir au rouge¹⁰ — selon la qualité de l'argile et la nature de la cuisson. Cette double ambiguïté est en partie levée par ceux qui se fondent sur des critères typologiques et parlent, dans le cas d'une influence précise de formes déterminées, d'« imitations de sigillée »¹¹, que l'on sépare, alors, des poteries fines contemporaines ressortissant à des traditions différentes. Certains, également, opèrent des distinctions techniques entre *terra nigra* et *terra rubra*¹². Il demeure que, en pratique, les bornes de l'imitation et de la tradition

4 Cf. en particulier J. B. WARD PERKINS, *The pottery of Gergovia in relation to that of other sites in central and southwestern France*, dans *The Archaeological Journal*, XCVII, 1940, p. 37-87 ; J.-J. HATT, *Essai d'une comparaison entre la céramique celltique d'Aulnat-Sud et la céramique gallo-romaine précoce de Gergovie*, dans *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, 1945, p. 151-174 ; du même, *Aperçus sur l'évolution de la céramique commune gallo-romaine principalement dans le Nord-Est de la Gaule*, dans *Rev. études anciennes*, LI, 1949, p. 100-128.

5 G, E, H. Cf. par exemple, M. LABROUSSE, *Les fouilles de Gergovie*, dans *Gallia*, VIII, 1950, p. 45.

6 A-H.

7 Celles qui comportent, sous une forme plus ou moins abrégée, *auol*.

8 La définition, trop limitative, de M. Labrousse, *op. cit.*, p. 42, doit être complétée par la référence aux études, entre autres, d'E. Ritterling (*Das frühromische Lager bei Hofheim in Taunus, Annalen des Vereins für Nassauische Altertumskunde*, XXX, 1912, p. 326-328), J. Holwerda (*De belgische Waar in Nijmegen*, Nimègue, 1941, p. 117-120), W. Drack (*Die Helvetische Terra-Sigillata-Imitation*, Bâle, 1945, p. 23-30).

9 Outre les travaux déjà cités, on compte parmi les publications essentielles : S. LOESCHKE, *Keramische Funde in Hallern, Mitteilungen der Altertumskommission für Westfalen*, V, 1909, p. 101 et s. ; T. MAY, *Catalogue of the Roman Pottery in the Colchester and Essex Museum*, Cambridge, 1931, p. 9 et s. ; C. F. C. HAWKES et M. R. HULL, *Camulodunum*, Oxford, 1947, p. 202 et s. ; H. KOETHE, *Zur gestempelten belgischen Keramik aus Trier*, dans *Festschrift für A. Océ*, Darmstadt, 1938, p. 89 et s. (inventaire d'estampilles).

10 Cf. par exemple, E. RITTERLING, *op. cit.*, p. 333, remarques sur le type 97 A.

11 W. DRACK, *op. cit.*, et E. ETTLINGER (*Die Keramik der Augster Thermen, Ausgrabung 1937-38*, Bâle, 1949, p. 42 et s.), entre autres, adoptent ce parti.

12 Voir pour ces définitions : *Terra nigra* : J.-J. HATT, *Aperçus...*, p. 110 ; *Terra nigra* et *Terra rubra* : S. J. DE LAET et H. THOEN, *Études sur la céramique de la nécropole gallo-romaine de Blicquy (Hainaut)*, III. *La céramique belge à pâte gris clair*, dans *Helinium*, VIII, 1968 (1), p. 4.

locale sont, parfois, difficiles à discerner et que la communauté des divers modes de fabrication ne rend pas la distinction plus aisée.

Le cas qui nous occupe pose le problème du développement, dans le Centre de la Gaule, de céramiques imitant la sigillée, alors que, jusqu'à présent, les exemples caractérisés et signalés comme tels paraissent assez rares. L'existence de notre série invite, d'autre part, à s'interroger, au nom de ressemblances techniques, sur les rapports qui unissent la vaisselle d'imitation et l'écuelle I.

Ce sont tantôt l'estampille, tantôt l'estampille et la forme, tantôt la forme seule, qui peuvent témoigner de la façon la moins discutable de l'influence de la sigillée sur certaines céramiques fines du Centre. Une monographie a retenu, comme trace de cette production, une assiette noire de Gergovie (fig. 2, 1) marquée *DEC(i)MOS* et qui s'apparente, ainsi que l'a montré M. Labrousse, au type gallo-belge 72 de Haltern et à la forme italique Ha 1 (= Goud. 17 et 23)¹³. Un tesson informe, de qualité comparable, portant l'estampille *MAX(i)MOS*¹⁴ provient, lui aussi, de Gergovie. On reconnaît à ces pièces une origine locale. On a signalé, d'autre part, à Roanne, plusieurs assiettes noires (fig. 2, 3), plus finement moulurées que celle de Gergovie, mais apparemment anépigraphes, qui relèvent de la même typologie¹⁵. Enfin, il ne faut pas oublier la vaisselle noire ou grise estampillée du Mont-Beuvray, que l'on connaît par les publications de J. G. Bulliot et G. de Mortillet, et dont j'ai vérifié plusieurs exemplaires au M.A.N. de Saint-Germain¹⁶. Par ailleurs une série nouvelle, celle des céramiques grises à bandes sombres, révèle le même genre de contamination. Je pense, du moins, l'avoir montré pour une assiette d'Angers, depuis longtemps publiée et considérée par J. B. Ward Perkins comme un exemple de la céramique à bandes lustrées — connue dans le Centre et le Sud-Ouest de la France —, mais très proche, par sa forme, du type signalé à Gergovie. Et il en va de même pour les deux tessons gris, ornés de zones foncées et claires et, en même temps, estampillés, qui proviennent de la collection Rambert¹⁷. Par conséquent, s'il est vrai que nos vases gris signés peuvent constituer un appoint notable pour ce petit groupe de Gaule du centre, ils ne seraient pas les seuls témoins d'une espèce, dans cette région. Aussi leur origine présumée n'a-t-elle pas lieu, *a priori*, de surprendre.

Comment doit-on les classer ? Les cinq premiers fragments proviennent de formes

13 *Op. cit.*, p. 42.

14 J. B. WARD PERKINS, *op. cit.*, p. 78-79, n° 5. Peut-être faut-il attribuer au même potier le vase noir signé *AVOT*[---]/*MAXMV* (*CIL XIII*, 10010, 249) et trouvé à Jublains.

15 J. CABOTSE, *Essai de classification de la céramique « commune » gallo-romaine du site de la « nouvelle poste » à Roanne (Loire)*, dans *Cellicum*, III, 1961 (1962), pl. 37 (fig. 3, 1) et p. 120 ; J. CABOTSE et R. PÉRICHON, *Céramiques gauloises et gallo-romaines de Roanne (Loire)*, dans *Gallia*, XXIV, 1966, p. 65-67, fig. 29, 7.

16 J. G. Bulliot signale des vases d'*OLICIOS* (*CIL XIII*, 10010, 1458), *DITAV/DITAV* (*CIL XIII*, 10010, 786), *ATVCCVS* (*Le Forum de Bibracte*, dans *Revue des Soc. Sav.*, 1877, p. 345-346) et publie des fac-similés de *COTO/COTOS?*, *IVOH*, *SEN?*, [..]*ORIOS*, *AVRO*, *ROCOS* (*Fouilles du Mont-Beuvray. Ancienne Bibracte. Album exécuté sous la direction de F. et N. Thiollier*, Saint-Étienne, 1899, pl. LIX), d'après les exemplaires du musée Rodin d'Autun. A Saint-Germain sont conservés des fragments envoyés par J. G. Bulliot et recensés par G. de Mortillet (*Inventaire des sigles figulins du musée de Saint-Germain-en-Laye*, Paris, 1879, p. 18). Ils portent les signatures *IOV/IIRI*[..] (M.A.N. 10784), *RIOCOS* (M.A.N. 10786), [..]*IOICOS* (M.A.N. 10785), *ROCOS* (M.A.N. 10783) (second exemplaire ?). Ces marques ne sont pas signalées dans les collections de Belgique, Allemagne, Suisse, Angleterre.

17 *Op. cit.*, fig. 1. L'un des vases est sans doute une jatte ; l'autre tesson, mal conservé, pourrait appartenir à une forme analogue.

3 – Détail des finitions. 1 : guilloché de COTΘIO[.] (tesson G ; 2 : guilloché de MAC[.] (vase H) ; 3 : intérieur du bol d'ATI[---] (vase F) à la limite du lissage.

larges et robustes, si l'on considère à la fois l'épaisseur de la paroi et le diamètre – inférieur à l'original complet – des tessons conservés. Deux de ces fonds appartiennent à des assiettes ou des plats, à en juger d'après le décor guilloché (fig. 3, 1 et 2), apparemment propre à ce type de récipient. Les trois autres peuvent, eux aussi, relever de formes analogues, mais la faible surface qui subsiste, l'absence de fait de tout décor incitent à admettre concurremment l'hypothèse prudente de larges jattes. La qualité de la finition du dessous des trois fragments est en tous points identique, il est vrai, à celle des formes plates avérées du groupe : outre les deux tessons ornés, les vases mieux conservés H et I. Et elle diffère, en revanche, de ce qu'on observe sous les pieds, plus étroits, des modèles creux. Toutefois, il reste à montrer que le lissage incomplet est une pratique liée à la forme même de l'assiette (au moins dans certains ateliers), plutôt qu'au diamètre de la surface à lisser, c'est-à-dire aux dimensions du vase, quel qu'en soit le type. Les autres tessons présentent des profils mieux conservés, sinon toujours plus aisés à identifier. L'un (F) appartient à un petit bol, l'autre (G), à une jatte ou à un bol de plus vastes proportions (fig. 2, F-G). Ils semblent être, pour le moment, parmi les fragments gris ou noirs imitant la sigillée, les deux seuls exemples de formes différentes de l'assiette signalés dans cette région¹⁸. Aussi n'est-il pas possible, compte tenu de ce qui reste de chaque vase, de proposer des restitutions¹⁹. Quant

18 – Je juge préférable de considérer les pièces ornées comme appartenant à une espèce un peu différente et dont les rapports avec la céramique d'imitation classique sont à préciser, en particulier du point de vue de la typologie.

19 – Ailleurs, les formes creuses, lisses, les plus fréquemment imitées à haute époque sont surtout les D. 24/25, 27 et 40, tandis que sous les Flaviens l'influence des D. 38 est particulièrement sensible.

au troisième (fig. 2, II), son fond plat, orné d'un cercle guilloché très finement, en fait, normalement, une petite assiette. Et le pied à peine dégagé, sous l'attache arrondie d'une paroi sans doute presque verticale, l'apparente plus étroitement qu'à tout autre à un type bien connu : celui des assiettes fines de Saint-Rémy-en-Rollat (fig. 2, 4), illustré également par l'assiette de *ROCOS* (fig. 2, 2) trouvée au Mont-Beuvray²⁰. Nous n'avons pas affaire dans tous les cas au même mode de fabrication : les échantillons de Saint-Rémy, d'après la description, paraissent n'être pas fumigés ; le tesson de la collection Rambert a été cuit, comme l'exemplaire du Mont-Beuvray, en atmosphère réductrice. Mais la ressemblance de forme n'est pas douteuse, entre tous ces vases, et n'a pas lieu d'étonner : j'ai souligné déjà²¹ les similitudes générales, dans les proportions, les attaches, la mouluration du bord, entre la série de Saint-Rémy et les assiettes (une noire et une grise) de Gergovie et d'Angers. Une telle parenté permet, en tout cas, non seulement d'ajouter du crédit à la tradition relative à l'origine de la collection Rambert, mais d'imaginer, avec vraisemblance, ce que pouvait être, intact, le vase H. En ce qui concerne la datation, la typologie, comme il était prévisible, n'offre guère de ressources. Un des analogues les plus proches, par sa qualité, de l'assiette Rambert : l'exemplaire de Gergovie, est placé à l'époque augustéenne²². Et il doit en aller de même, du moins selon l'opinion la plus générale, pour l'échantillon du Mont-Beuvray²³. Pourtant, s'il est permis de présumer de la ressemblance de ces pièces avec H, il n'est pas possible de déterminer dans quel rapport chronologique se trouvent les trois vases : les informations manquent sur ce type et son évolution, et H est très détérioré. Un point paraît, toutefois, assuré quant à la durée probable d'une telle production : cette forme d'assiette, attestée en céramique fine fumigée, est datée de la première moitié du 1^{er} s. à Roanne, tandis que les vases, non fumigés, de Saint-Rémy-en-Rollat sont situés à la fin du règne de Tibère ou au début de celui de Claude²⁴.

Les autres fragments plats sont trop incomplets pour qu'on en puisse rien tirer de sûr. Les observations d'E. Ritterling sur les guillochages du matériel de Hofheim pourraient inciter à placer C et E, aussi bien que H, dans le premier tiers du 1^{er} s.²⁵. Toutefois, ces constatations, valables sans doute pour la région où elles ont été faites, n'ont encore qu'un caractère local et devraient être ailleurs largement confirmées avant d'être utilisables comme critère général de datation. Aussi ne me paraît-il pas possible de me fonder sur cet indice pour fixer aux échantillons du Centre un *terminus ante quem*. Quant aux deux formes creuses, je ne leur connais actuellement aucun analogue publié et daté dans la

20 H. VERTET, *Céramique commune de l'officine de Saint-Rémy-en-Rollat*, dans *Gallia*, XIX, 1961, p. 222, fig. 2 ; p. 221 et 223. L'assiette du Mont-Beuvray ne figure pas dans l'album des fouilles. Je l'ai reconstituée à l'aide de trois tessons qui se recollent parfaitement entre eux, mais se sont trouvés dispersés, apparemment, dès les expéditions de Bulliot au musée.

21 *Op. cit.*, p. 74-76.

22 M. LABROUSSE, *op. cit.*, p. 19.

23 Cf. par exemple, E. ETTLINGER, *Vorhemerkungen zu einer Diskussion des Aleius-Problems*, dans *Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta IV*, 1962, p. 35 et 37, n. 20.

24 J. CABOTSE, *op. cit.*, p. 117 ; H. VERTET, *op. cit.*, p. 225.

25 Voir, à ce propos, le résumé des remarques d'E. Ritterling sur la céramique d'Hofheim que publie J. Fromols (*Fragments de céramique romaine (époque flavienne) trouvés au jardin du Luxembourg*, dans *Rev. archéologique*, 1959 (II), p. 80).

4 Agrandissement des estampilles de la coll. Rambert. A, B, G : poinçon de COTΘIO[.]; D, E : poinçon de SEGGIO ?[---]; F : poinçon d'ATI[---]; G : poinçon de CO[?]ASO; H : poinçon de MAC[.].

zone de leur lieu de découverte présumé. Ce sont donc les estampilles qui doivent offrir, dans cette enquête, les plus grandes ressources.

Inégalement conservées, plus ou moins bien dessinées ou imprimées, elles posent, d'abord, pour la plupart, des problèmes de lecture.

La première (fig. 1, A-C; 4, A-C), qui figure sur trois fragments (A, B, C), est diversement brisée. Elle comporte deux lignes :

- l. 1. A : CO[.]Θ[.]O[.]; B : COTΘ[---]; C : COTΘIO[---]
- l. 2. A : AVOT[.]; B : AVOT[---]; C : AVOT[---].

La comparaison des trois exemplaires donne la longueur de chaque ligne et permet de proposer pour chaque échantillon une restitution plus précise. La ligne 1 comprend sept lettres : COTΘIO[.] n'est pas douteux ; le fragment de la dernière lettre, conservé par A, peut appartenir à un I ou un S un peu écrasé. La seconde ligne est faite de six signes : quatre lettres, un point, une lettre. AVOT· est indubitable. Pour la dernière lettre, la comparaison de A, qui conserve le haut d'une haste et deux barres horizontales, et de C, où l'on voit la haste dans son entier et l'amorce des deux mêmes

barres, autorise à exclure *P*, *R*, *E* et à ne retenir que *F*. La forme la plus complète de la signature est donc *COTΘIO* [ç ou s] / *AVOT.F*.

La deuxième estampille (fig. 1, D-E ; 4, D-E), conservée sur deux tessons, comporte également deux lignes :

1. 1. D : *IITOVA* ; E : *IITOV*[- - -]
1. 2. D : *SIICIO*[.] ; E : [.]*IIC*[- - -]

La première ligne est entièrement conservée par D. Compte tenu de l'ordre indifférent observé dans ces marques, elle peut et doit, vraisemblablement, être lue, de droite à gauche, *AVOTE*, forme bien attestée et relativement intelligible, ce qui n'est pas le cas de *ETOVA*²⁶. La comparaison des deux exemplaires, l'un amputé, l'autre à peine imprimé, permet de rétablir à gauche de la seconde ligne *SIICI*. Le tesson D, très flou, conserve apparemment un *O* après l'*I*. On distingue ensuite une haste, peut-être barrée au sommet et rayée, semble-t-il, accidentellement, vers son milieu, d'une trace horizontale. On peut donc proposer *IITOVA/SIICIO*[.] c'est-à-dire *AVOTE/SECCIO*[.]

La troisième estampille (fig. 2, F ; 4, F) avait deux lignes. Il reste, sur le tesson F, une partie de la première. L'amorce de l'angle supérieur droit du cartouche, seule conservée, ne paraît laisser la place que pour une lettre, deux à la rigueur (si toutefois cet espace a jamais été occupé), au-delà des quatre lettres qui subsistent. On lit sans peine : *ATI*φ - - - [] ou *ATI*q - - - []

La quatrième estampille (fig. 2, G ; 4, G), complète sur le fragment G, est mal tracée. Elle ne comprend qu'une ligne où l'on discerne, sans trop de mal, *CO.ASO*. Le troisième signe, plutôt qu'un *V*, très improbable, pourrait être un *G*, précédé soit d'un tracé accidentel, soit d'un autre *C*, déformé. R. Marichal, à qui j'ai soumis ces inscriptions, ne peut proposer comme certaine aucune de ces interprétations. On supposera donc *CO*[.]*ASO* ou *CO*[.]*ASO*.

La dernière estampille (fig. 2, H ; 4, H), inscrite sur deux lignes, est également douteuse :

1. 1. *MAC*
1. 2. *TO*[.]*A* ou *TO*[.]*A*

Entre l'*O* et l'*A* on distingue une oblique légèrement courbée, en haut, vers la gauche et une sorte de gros point près de l'*A*. La surface très accidentée, à cet endroit permet de croire à une détérioration de l'estampille ou de la matrice. Deux hypothèses s'offrent à nous : la 1. 2 est réellement ponctuée, on doit lire *MAC/TO*[.]*A* et proposer, peut-être, la restitution **2** = **S**, pour la lettre qui suit l'*O* ; la 1. 2, non ponctuée, porte en fait entre *O* et *A* deux fragments d'une même lettre. Pour qui considère la forme du plus étendu, il peut s'agir d'un *V*. Nous aurions alors *MAC/TO*[*v*]*A*, c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, *MAC*() / *AVOT* (pour les raisons qui nous incitaient à lire, plus haut, *IITOVA* : *AVOTE*). Le mauvais état de l'estampille conservée par le seul tesson H et la difficulté à interpréter la haste oblique, si on l'isole, font pencher pour la seconde solution, sous réserve d'autres découvertes²⁷. De toutes façons, le contenu de l'inscription ne change pas très sensiblement, puisque, dans les deux éventualités, il comporte, l'un ou l'autre abrégé, un nom propre et le mot *auot*. Si les formes les plus courantes de ce verbe ou substantif sont *auot* ou *auoti*²⁸,

26 *AVCTVS/AVOTE* (CIL XIII, 10010, 220 = F. OSWALD, *Index of potters stamps on Terra sigillata « samian ware »*, Margidunum, 1931, p. 31 ; *AVCISS/AVOTII*, rectification de la lecture fautive précédemment publiée : *S.S.DIV/AVOTII* (J. DÉCHELETTE, *Vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, Paris, 1904, I, p. 85) ; *DVRATI, AVOTE* (CIL XIII, 10010, 831 = F. OSWALD, *op. cit.*, p. 112 = J. WHATMOUGH, *The dialects of Ancient Gaul*, Ann Arbor, 1951, p. 341, provenant de Lezoux.

27 Une estampille, signalée au CIL XIII, 10010, 2871, présente quelque ressemblance avec la nôtre et paraît provenir de la même région (Varennes-Moulins apud Esmontot). Elle est malheureusement encore plus détériorée et je n'ai pu, faute de références précises, vérifier la lecture : *MAC/N*[?]*A*, ni connaître la qualité du support.

28 J. WHATMOUGH, *Gaulish TUΘΘOS, AVOT, IEURU*, dans *Journal of Celtic Studies*, I, 1950, p. 10.

on rencontre aussi *auo*, *au*²⁹ et *a* n'est pas inconnu³⁰. En effet, le développement en *auol*() fournit apparemment la seule justification de cette initiale isolée, en Gaule, sur de la céramique signée non « arétine ».

Les trois signatures dont les deux lignes subsistent sur nos tessons peuvent donc, avec plus ou moins de vraisemblance, ou de certitude, contenir la formule *auol*(), considérée comme gauloise et attestée sous des formes plus ou moins développées. La question n'est pas tranchée de savoir s'il s'agit d'un verbe ou d'un substantif, ou tantôt de l'un, tantôt de l'autre³¹. Les exemples jusqu'ici signalés montrent que ce mot est employé, pour signer, par des artisans — potiers ou autres — là où d'ordinaire on rencontre le plus souvent *fecit*. On trouve, d'ailleurs, l'un ou l'autre mot employés alternativement par le même signataire³². Dans le cas présent, la moins douteuse des marques, la première, paraît introduire une nouveauté par le fait qu'*auol* et *f* figurent ensemble sur la même estampille. Il est très improbable, compte tenu de la rareté et de l'ancienneté de l'emploi de *figulus* apposé, dans les signatures italiques, et aussi de la longueur habituelle des abréviations, qu'il faille développer *f* autrement qu'en *f(ecit)*. La question est donc de savoir si l'on a ainsi une preuve qu'*auol*() peut être un substantif — sujet de *fecit* — ou s'il s'agit plutôt de doublets employés concurremment et imputables au bilinguisme. Ce serait, à ma connaissance le premier exemple de ce genre. Mais il est évident qu'une forme moins compatible qu'*auol* avec une flexion verbale permettrait de plaider plus aisément en faveur de la première des hypothèses.

La forme prise par les poinçons appelle, aussi, quelques commentaires. En effet, les estampilles inscrites sur deux lignes sont généralement considérées comme anciennes et l'on s'entend, d'ordinaire, pour penser que ce type de marque, usité en Gaule surtout à partir du début de notre ère, ne se rencontre guère après les dernières années du règne de Tibère : c'est, du moins, ce que suggèrent, dans leur ensemble, les signatures sur sigillée et sur céramique d'imitation jusqu'à présent publiées et datées. Donc, si l'on se fonde sur ce critère, sept des huit tessons marqués peuvent provenir de vases fabriqués entre la dernière partie du règne d'Auguste et environ 30/35. Le dernier est plus difficile à dater par le même moyen, car il existe de nombreux poinçons sur une ligne, contemporains des précédents, en Suisse ou en Allemagne, et on en trouve également à Gergovie et au Mont-Beuvray. Le nom, bien que tracé ici en lettres inélégantes, est à peu près lisible et diffère des séries de jambages dénuées de signification, qu'on voit apparaître dès le règne de

- 29 Cf. *AVO* : *Asiaticus* (Lezoux) : OSWALD, *op. cit.*, p. 24,
Cassatus (Est) : — — — , p. 64,
Cilos (Est) : J. WHATMOUGH, *Dialects...*, XXXIX, 677,
 [---]orti (Est) : — — — —
AV : *Rutenus* (Lezoux) : OSWALD, ..., p. 271 = *CIL XIII*, 10010, 1670,
Inlicilu (Lavoye) : J. WHATMOUGH, *ibid.* = *CIL XIII*, 10010, 1035,
Ericu : *CIL XIII*, 10010, 859,

pour n'envisager que les signatures de potiers.

- 30 *Lucius a* : W. DRACK, *op. cit.*, pl. XVII, 55,
Lullo a : J. WHATMOUGH, *op. cit.*, XLIX, 872,
Togos a : *CIL XIII*, 10010, 1926 (Lezoux).
 31 J. WHATMOUGH, *Gaulish...*, p. 10.
 32 *Rutenus fecit*, *Ruten. fe* et *Ruten au*, attestés à Lezoux (OSWALD, *op. cit.*, p. 271).

Claude sur des sites connus³³. L'estampille, assez grande, est enfermée dans un rectangle allongé, aux extrémités convexes. Malheureusement l'absence de termes de comparaison locaux en assez grand nombre et le fait qu'ailleurs on constate l'existence de particularismes régionaux, au niveau de ce genre de caractéristiques secondaires³⁴, ne permettent pas de savoir quelle portée on peut donner à de telles observations : en Suisse, par exemple, elles s'appliquent à des produits d'époque flavienne, mais n'ont pas nécessairement, en d'autres contrées, la même signification. Il n'est donc possible que de constater que quatre des estampilles sont, sans nul doute, anciennes, tandis que la cinquième présente une forme générale banale, en usage, sur ce type de vaisselle, d'Auguste aux Flaviens, et des particularités qui, en certaines parties de la Gaule, la feraient considérer comme relativement tardive.

Ces signatures, enfin, livrent le nom de quelques potiers et l'on est en droit de se demander quels rapports ceux-ci entretiennent avec des ateliers déjà connus. Il faut noter d'abord, qu'aucune des marques ne figure dans les grands recueils de fac-similés gallo-belges que j'ai eus entre les mains. Et les relations entre nos estampilles et les fabriques de sigillée ailleurs connues en Gaule demeurent imprécises. Il n'est que de passer les noms en revue pour le montrer. *ATIO* seul ou en composition n'est pas attesté dans les ateliers du Centre ou du Sud de la Gaule³⁵. *ATTIVS* est connu, mais rien ne permet de conclure à des rapports autres que possibles, avec notre artisan, compte tenu de l'imprécision de la datation et du caractère incomplet de notre marque³⁶. Un *COCASVS* est signalé³⁷, mais on ignore son origine et le moment de son activité, et, surtout, la lecture de l'estampille Rambert n'est que conjecturale. *COSIVS* a travaillé à la Graufesenque³⁸. Toutefois, la fréquence des noms dérivés d'un **koulo*, que permettent de restituer à la fois la graphie maladroite de notre marque et la série de noms comme *COSIVS*, *COSSIVS*, etc.³⁹, autorise surtout à envisager l'existence possible de multiples homonymes. De plus la datation assez approximative de *COSIVS*, le potier en sigillée, interdit tout rapprochement vraiment fondé. Nombreux paraissent, parmi les artisans, ceux dont le nom commence par *M*, *A*, *C*, de *MACCALVS* de Lezoux à *MACVS* de la Graufesenque, en passant par *MACIRVS* de Vichy (?)⁴⁰. Aucun *MACTOS* n'est attesté et seul *MACCARVS* de la Graufesenque pourrait avoir quelque rapport chronologique avec notre potier⁴¹. Enfin, on relève dans des inscriptions les mentions de *SECCIO* et *SECCIVS*⁴², mais on ne trouve pas ces noms

33 Voir, par exemple, E. RITTERLING, *op. cit.*, p. 328-329, fig. 84.

34 W. DRACK, *op. cit.*, p. 41.

35 Voir, en revanche, *CIL II*, 5855; *XIII*, 4230, 10001 (353), 10017 (183); *Alto* est également signalé (*CIL III*, 5101).

36 La Graufesenque (Claude-Néron); Lezoux (Trajan-Hadrien) = OSWALD, *op. cit.*, p. 394 et 29.

37 *CIL XIII*, 10010, 594.

38 OSWALD, *op. cit.*, p. 89, 376-77, 426 (époque flavienne).

39 Cf. A. HOLDER, *Altceltischer Sprachschatz*, Leipzig, I, 1896, *cos-* : 1138-1140; *cus-* : 1206-1208. Ce radical, selon M. Lejeune, peut être attesté également par un *Coddocallus* (authentique ?) à Besançon et *Coddis* à Langres (HOLDER, *op. cit.*, 1061).

40 OSWALD, *op. cit.*, p. 173-177.

41 Tibère-Néron (*ibid.*, p. 173).

42 A. HOLDER, *op. cit.*, III, 1921, 1423-1424.

parmi les marques⁴³. Et, d'ailleurs, l'état des estampilles ne garantit pas la forme exacte du patronyme qui nous occupe. Ainsi l'examen du contenu des signatures conduit surtout à tenir ces dernières pour étrangères aux inventaires de sigillée d'imitation du Nord et de l'Est de la Gaule, sans que les marques paraissent davantage se retrouver en Angleterre. Pour négatif qu'il soit, un tel résultat a comme conséquence de n'infirmer en rien la tradition relative à l'origine de la coll. Rambert et même de confirmer la possibilité que ces vases aient été non seulement découverts à Vichy ou dans les environs, mais même produits dans des ateliers assez proches. L'absence de relations entre ces potiers et ceux des ateliers de sigillée les plus voisins ne saurait constituer une objection : de tels rapports ne sont qu'extrêmement rares et conjecturaux et l'on commence à peine à découvrir les débuts des fabriques gauloises de sigillée classique. Cependant l'hypothèse de l'origine locale de nos tessons repose essentiellement sur un argument *ex silentio*, dont la faiblesse est toujours à craindre, et aussi sur le fait, ailleurs éprouvé, que ce matériel n'avait d'ordinaire qu'une diffusion limitée⁴⁴. En l'occurrence, il est possible toutefois que nous ayons, par une autre source, la trace d'un de nos potiers dans le Massif Central⁴⁵. En effet, A. Holder signale⁴⁶, comme « Terra-nigra Stempel aus der Auvergne », *COTOIO AVOTI*. La ressemblance entre cette estampille et *COTΘIO/AVOT·F* et le fait que le support soit de même nature dans les deux cas incitent à se demander si la différence entre les deux noms n'est pas due à une erreur de lecture — le Θ étant extrêmement voisin de l'O — ou à un défaut dans l'impression de la marque, ou encore si une confusion, imputable à l'ignorance, n'a pas conduit le graveur de poinçons à transformer indûment un O en Θ⁴⁷ ou, inversement, un Θ en O. Selon M. Lejeune, à qui j'ai soumis ce problème, un lapsus *COTOIO-* pour **COΘIO* serait pensable, un lapsus *COTΘIO-* pour *COTOIO-*, peu vraisemblable. Il demeure, cependant, que *COTOIO-*, en soi, n'est pas impossible, bien qu'il ne soit pas attesté. Quant au second élément de la signature, il paraît trop différent de celui que nous lisons, pour que nous puissions penser qu'A. Holder n'a signalé qu'un nouvel exemplaire de la même marque, et rien, non plus, n'autorise à croire que la source de son information est le matériel Rambert. Mais il est regrettable qu'en la circonstance force soit de se fier à lui. En effet, lorsque j'ai voulu vérifier l'estampille, il m'a été impossible de savoir ce que signifiait la référence vague fournie par cet auteur : « bei Bohn ». Je n'ai pu que m'assurer qu'il ne s'agissait ni du catalogue de l'*instrumentum* du *CIL XIII*, ni de la longue préface consacrée par O. Bohn, dans ce volume, aux remarques sur les vases estampillés. Donc il n'est pas exclu que la transcription invérifiable *COTOIO* soit due à une erreur de lecture ou de graphie, voire à un accident, qui aurait défiguré un *COTΘIO* philologiquement justifié⁴⁸, et que, par conséquent, une signature de notre artisan soit,

43 Un *Secco(s)* est signalé dans l'Est, entre Domitien et Hadrien (*CIL XIII*, 10010, 1756).

44 Voir, en particulier, les observations de W. DRACK, *op. cit.*, p. 45-48 et 103-122.

45 Cf. en outre l'exemple possible noté précédemment (n. 27).

46 *Op. cit.*, III, 870-871.

47 W. DRACK, *op. cit.*, p. 43, cite en Suisse, à une époque plus tardive (fin Claude-Néron), un *VILL⊕ FEC* substitué à *VILLO FEC*, sous l'influence, malencontreuse mais probable, du ⊕, que l'on trouve dans des noms comme *ME⊕ILLVS*.

48 La graphie -TΘ- ne semble pas actuellement avoir encore été signalée. Mais, selon M. Lejeune, elle est tout à fait vraisemblable comme variante de -TT-, -ΘΘ-, -ΘΘ-, -DD-, etc. (Cf. G. DOTTIN, *La langue gauloise*, Paris, 1920, p. 62).

par ailleurs, attestée dans le Centre de la Gaule. Mais *COTOIO*- et **COΘIO* (*COTΘIO*) ont pu, aussi, coexister comme noms de *deux* potiers.

La dernière pièce de la série (fig. 6, I) se distingue des autres en ce qu'on ne peut l'associer directement à elles par sa typologie : cette écuelle est trop mutilée pour qu'on sache si elle comportait une estampille et elle relève d'une forme à laquelle on cherche vainement des modèles sigillés classiques. Il n'y a donc même pas de raison logique de supposer qu'elle ait pu être signée. L'intérêt qu'elle éveille d'abord tient au graffite qu'elle porte et qui semble n'avoir pas attiré l'attention. Cet indifférence paraît invraisemblable. Pourtant, quand on se reporte à l'ouvrage consacré par Mallat et Cornillon à l'Histoire des eaux minérales de Vichy⁴⁹, on demeure indécis. On trouve bien, en effet, le récit de la découverte, par A. Rambert, vers 1880, d'une écuelle de même type, présentant une inscription à certains égards comparable⁵⁰. Mais les différences de détail — place et nature de l'inscription, nombre des lignes, situation respective des mots lus par Rambert et qu'on pourrait, à la rigueur, reconnaître dans notre texte (à la 1^{re} et à la 3^e lignes) — supposent, même si chacune s'explique, tant d'inexactitudes ou d'imprécisions dans les notes de Rambert, ou dans l'adaptation qui en est donnée, qu'on ne peut sans hésitations considérer qu'il s'agit d'un seul et même objet. Et supposer que l'assiette a subi des détériorations depuis sa mise au jour permet, peut-être, de rendre compte de la lecture ancienne, mais ne résoud pas, bien au contraire, les problèmes posés par la description du texte. Quoi qu'il en soit, l'état de l'inscription de Saint-Germain n'a pas permis encore de déterminer la signification de celle-ci⁵¹, ni, *a fortiori*, la raison de sa présence sur le vase. Je me bornerai donc à proposer la transcription hypothétique que R. Marichal a bien voulu vérifier et compléter. Le graffite (fig. 5) comprend actuellement six lignes, peut-être la trace d'une septième : trois sur la face extérieure du bord, trois (ou quatre) sous le fond. La raideur du tracé, les retouches et les écaillages sur les bords des traits montrent que l'inscription doit avoir été faite *après* cuisson.

49 A. MALLAT et J. CORNILLON, *Histoire des eaux minérales de Vichy*, Mâcon, 1906-1922 (9 fasc.). Le Dr M. Vauthey a eu l'extrême amabilité de me faire parvenir une copie du passage qui m'intéressait.

50 *Op. cit.*, I, p. 34-35 : « Il y a plus de vingt ans, Aymé Rambert, archéologue à Vichy, découvrit à l'extrémité nord de la rue Desbrest près de la maison Vexenat (1) dans un puits funéraire gallo-romain la moitié d'un plateau en terre noirâtre, de vingt centimètres de diamètre environ. Sa forme était celle d'une assiette profonde et à bords plats. Sous le fond, se lisait une inscription tracée à la pointe avant la cuisson. Mais, le plateau n'étant pas entier, l'inscription, qui formait trois lignes circulaires, était forcément interrompue. Après réflexion, Rambert parvint à déchiffrer et à compléter un nom propre qui lui était familier, celui de *Quilus*, précédé de l'adjectif *inclitus*. A côté de ce plateau, il ramassa un petit bronze de dix à douze centimètres de haut, qu'il vendit en Mai 1895 au Musée du Louvre et qui est devenu le *Malade tenant un gobelet*, malade fort connu maintenant de tous ceux qui s'occupent d'archéologie médicale gallo-romaine. Rambert pensait que ce bronze représentait *Chilus*, goutteux et souffrant, qu'on aurait modelé un verre à la main pour indiquer que, de son vivant, il se soignait en buvant des eaux minérales ; *Chilus* qui, un jour, avait écrit sur une grande tuile à rebord, découverte dans le quartier de Ballore : « *Ego, Quilus, donavi figulis amphoram vini* » (2). — (1) Rue Desbrest n° 30. — (2) « Moi, Ghilus, j'ai donné aux potiers une amphore de vin », d'après Aymé Rambert. Notes inédites.

A. MORLET, *op. cit.* (reproduit dans *Vichy gallo-romain*, Mâcon, 1957, p. 235-236) signale que la lecture de l'inscription sur brique est fautive — ce que j'ai pu vérifier — et met en doute le déchiffrement du graffite sur l'assiette. Mais il ne semble pas avoir eu la pièce entre les mains, ou du moins fonder sa critique sur une étude épigraphique du texte.

51 M. Lejeune, qui a bien voulu l'examiner, n'a jugé possible d'en proposer aucune interprétation.

5 Graffite du vase I (M.A.N. 495-48). 1 : face extérieure du plat ; 2 : fac-similé (a : inscription du bord ; b : inscription du fond).

1. 1. [- - -] $\overbrace{I?CIELVS.ESINISERV}$
 $\overbrace{R?EI}$
103 2 5
1. 2. [- - -] S deniers 5
1. 3. deniers 10
1. 4. [- - -] I?S...RNOVCLITOS
1. 5. [- - -] $\overbrace{ERI?}$ [- - -]
1. 6. [- - -] $\overbrace{RISTON}$ [- - -]
1. 7. [- - -] ?

L. 1 : la seule ponctuation assurée se trouve après -LVS ; l. 5 : la première lettre conservée paraît le résultat d'une surcharge, on peut distinguer un *E* (non archaïque) et un *R* ; l. 6 : sous le pied de la première lettre, on voit un trait vertical : un fragment de lettre ? ; au-delà d'une cassure apparaissent des signes, qui appartiennent aux l. 5 et 6 et sont demeurés indéchiffrables.

Les seules remarques qu'aient suggérées ces bribes de texte sont de deux ordres : -*lus* et -*los* pourraient être des terminaisons de substantifs ou d'adjectifs ; le signe du denier suivi de chiffres ne peut guère impliquer qu'un compte ou un prix.

La qualité et la forme du vase offrent un peu plus de ressources. Cette pièce est une des plus soignées du groupe, avec l'assiette H et elle présente aussi avec cette dernière des affinités particulières : aspect et nature de la pâte⁵², attention apportée au traitement de la surface⁵³ permettent d'associer ces échantillons, alors que les sept autres fragments, pourtant voisins, diffèrent par une technique moins parfaite et trahissent même des irrégularités dans les petites séries marquées de poinçons identiques⁵⁴. D'autre part, I est assez bien conservé pour qu'on restitue à peu près complètement son profil. Cette variété d'écuelle à lèvre épaisse, horizontale ou légèrement tombante et souvent creusée d'une dépression sur sa face supérieure, est attestée actuellement sur plusieurs sites, en Gaule. On la signale, en particulier, dans le Jura, près de Dôle⁵⁵ et dans le Nord-Est du Massif Central, à Saint-Rémy-en-Rollat (fig. 6, 2) et à Roanne (fig. 6, 1)⁵⁶. Dans chacun de ces cas, les écuelles à pâte grise sont associées à des assiettes imitées de types sigillés classiques. A Lavans-lès-Dôle, il s'agit d'un matériel de dépotoir provenant d'un habitat gallo-romain daté de l'époque de Claude. La qualité apparente des écuelles et assiettes — « assiettes imitées des formes de sigillée, en terre grise ou gris-bleu »⁵⁷ — amène à les classer ensemble

52 Ainsi la qualité de la pâte (grossière), l'abondance du quartz et du mica grossiers, la nature de l'argile, le pourcentage du fer (env. 2 %) rendent ces tessons très semblables.

53 Les vases, couverts d'un faux engobe, ont été soigneusement lissés à dureté cuir. La couleur très sombre est due principalement au carbone.

54 Par exemple, la qualité du dégraissant (mica et quartz grossiers et abondants), le pourcentage de fer (env. 3 %) apparentent C à F, plus qu'à A et B. D'autre part, D et E, signés du même poinçon, diffèrent par de nombreux traits, en particulier par la nature du dégraissant (mica et quartz assez fins et abondants dans un cas, absence presque totale de mica dans l'autre) et le pourcentage du fer (2 % pour l'un, env. 4 % pour l'autre). B et G, en revanche, sont très proches l'un de l'autre.

55 P. PETREQUIN et J.-L. ODOUZE, *Habitat romain à Moulin-Rouge, commune de Lavans-lès-Dôle (Jura)*, dans *Rev. archéol. Est*, XIX, 1968, p. 262, 264, fig. 8, 11.

56 H. VERTET, *op. cit.*, p. 219 et 223 ; p. 222, fig. 3 ; J. CABOTSE et R. PÉRICHON, *op. cit.*, fig. 30, 1 et p. 67.

57 *Op. cit.*, p. 262.

dans la même catégorie. A Roanne, les découvertes faites en divers points de la ville, en particulier sur le site de la nouvelle poste, ont permis de définir plusieurs variétés de céramique commune : les écuelles à lèvre et les assiettes d'imitation entrent, les unes et les autres, dans le même groupe, celui de la céramique fine noire, caractérisée par un lissage soigné et un lustre très brillant⁵⁸. A Saint-Rémy-en-Rollat, où il semble qu'on ait affaire à un centre de production, les écuelles sont grises, les assiettes rosées ou jaunâtres⁵⁹. Du point de vue de la typologie, les écuelles les plus étroitement apparentées à celle de Saint-Germain sont celles du Massif Central, en particulier à cause de la mouluration du bord. Pour les assiettes, seul notre exemplaire II (le plus proche techniquement de I) se prête à une comparaison. A s'en tenir à l'horizontalité du fond, à la hauteur et à la place du pied, seuls l'échantillon isolé du Mont-Beuvray et, parmi les séries associées, celle de Saint-Rémy offrent de bons termes de comparaison (fig. 2, 2 et 4). Les exemplaires de Roanne, bien qu'assez proches, ont des proportions un peu différentes (fig. 2, 3).

Nous voyons ainsi que les ressemblances que l'on observe, à des degrés divers, entre l'écuelle I et le reste du groupe se justifient sans mal, malgré une origine typologique différente. On constate, en effet, ailleurs, d'après des fouilles d'habitats, que ce genre de vase est fabriqué selon les mêmes procédés que des produits imitant les formes sigillées. Les limites de cette similitude, toutefois, ont été, selon les sites et l'abondance du matériel, plus ou moins exactement définies d'après l'aspect, largement ou très soigneusement caractérisé, des échantillons. D'autre part, la typologie des fragments identifiables de Saint-Germain ne permet de comparer ceux-ci qu'aux séries accouplées de Roanne et de Saint-Rémy-en-Rollat, avec cette particularité que notre assiette diffère de ses deux homologues tantôt par la couleur, tantôt par les proportions du pied et qu'en revanche elle unit une technique de fabrication proche de celle de Roanne à une forme comparable (en ses parties conservées) à celle de Saint-Rémy. Nous voyons, en tout cas, que le matériel de confrontation dont j'ai pu disposer fait ressortir des liens extrêmement probables entre certains de nos tessons et des céramiques du Bassin moyen de la Loire, produites durant la première moitié du 1^{er} s.

Les vases de la collection Rambert, malgré leur petit nombre et leur piètre état de conservation, apportent ainsi d'intéressantes nouveautés. Réputés pour provenir du sous-sol de Vichy, ils portent des marques inédites ou, du moins, peu connues et que rien ne permet, pour l'heure, de rattacher aux ateliers du Nord et de l'Est de la Gaule ou aux fabriques anglaises. L'hypothèse d'une origine locale de ces produits n'est donc pas à rejeter, d'autant moins que l'on possède des preuves, rares encore mais peu contestables, de l'existence, dans le Nord-Est du Massif Central, d'autres vases imitant la sigillée et apparemment étrangers aussi aux grandes fabriques déjà citées. On peut noter, d'autre part, que des signatures attribuables à certains de nos potiers sont peut-être déjà attestées dans la même région et, surtout, que la forme de deux des pièces, dont le profil est en partie déterminé, a des analogues indiscutables découverts dans des habitats ou des sites de production du

⁵⁸ *Op. cit.*, p. 65.

⁵⁹ *Op. cit.*, p. 219 et 223.

6 Écuellen à lèvre moulurée. I : coll. Rambert ; 1 : exemplaire de Roanne (d'après J. CABOTSE et R. PÉRICHON, *Analyse d'une fosse « à déblais » de l'institution Saint-Joseph à Roanne (Loire)*, dans *Celticum* IX, 1964, pl. 9, 1) ; 2 : exemplaire de Saint-Rémy-en-Rollat (d'après H. VERTET, *op. cit.*, p. 222, fig. 3).

Bassin moyen de la Loire, alors qu'on ne constate de ressemblance aussi caractérisée avec aucun autre matériel publié. Or ces parentés typologiques ne sont pas négligeables, dans des variétés de céramiques communes, auxquelles on ne connaît d'ordinaire qu'une aire de diffusion sans comparaison avec celle des poteries sigillées. Nous disposons ainsi non de preuves, mais d'un faisceau de présomptions, diversement fondées selon l'échantillon et qui plaident en faveur non seulement de l'origine locale de la collection Rambert, mais surtout de la fabrication à faible distance de Vichy, sinon dans la ville, des vases gris, fins, que l'on y aurait trouvés.

Si nous admettons cette éventualité comme la plus vraisemblable, nous devons admettre, du même coup, que les estampilles, qui fournissent cinq noms d'artisans, témoignent, pour quatre ateliers, au moins, d'une fabrication, dans le Centre, qu'on ne peut placer au delà du premier tiers du 1^{er} s. de notre ère. D'autre part, la typologie des vases d'imitation nettement caractérisés par leur forme ou leur signature se trouve étendue pour cette région : parmi les formes identifiées, on ne signalait que des assiettes, deux modèles creux (bols ou bol et jatte ?) — dont l'un de haute époque — sont maintenant attestés. La connaissance de la céramique hybride d'imitation se trouve donc enrichie dans une contrée où sa rareté s'explique, au moins partiellement, par la concurrence précoce des vraies sigillées.

Au delà des simples acquisitions qu'elle peut ainsi apporter, l'étude de cette série d'objets pose quelques problèmes. En effet les similitudes techniques que, comme d'autres, j'ai observées, amènent, une nouvelle fois, à vérifier que les mêmes modes de fabrication s'appliquent à des formes d'origines apparemment différentes. Nous avons, en outre,

désormais la preuve que ces associations de modèles disparates peuvent englober des vases *signés*, alors qu'elles n'intéressaient, dans les exemples relevés sur d'autres sites du Centre, que des pièces d'imitation anépigraphes. D'autre part, les comparaisons typologiques auxquelles conduit cette enquête montrent que l'influence d'une même forme sigillée se retrouve sur des produits de qualités différentes : j'ai exposé ailleurs comment profils et estampilles d'origine italique se retrouvent dans des céramiques grises décorées ; nous voyons ici comment la même inspiration transparaît sur des échantillons fumigés — gris ou noirs, engobés ou lissés — et sur des vases non fumigés.

Les observations les plus précises faites jusqu'à présent sur le matériel gallo-romain du Centre ont porté principalement, et avec les meilleures raisons, sur les distinctions techniques entre les différentes céramiques communes. Peut-être ne serait-il pas dénué d'intérêt, pour mesurer plus exactement les aspects que prend *localement* un phénomène, très général, de contamination de traditions diverses, d'envisager systématiquement la fréquence et la régularité de certaines associations typologiques, dans le même centre de production, ou dans la même qualité de fabrication (l'un et l'autre caractères n'étant pas nécessairement liés), et de chercher dans quelle mesure, selon les cas, la similitude des produits implique un synchronisme étroit des différents types de vases. Peut-être serait-il utile, aussi, d'observer quelles formes techniques diverses, selon les sites, prend l'imitation de modèles sigillés connus et sûrement identifiables⁶⁰ et pendant combien de temps elle persiste.

Colette BÉMONT.

60 On pourrait ainsi s'interroger sur la place, dans ce groupe, des pseudo-sigillées rouges des débuts de Lezoux (cf. à propos de ces produits, M. PICON et H. VERRER, *La composition des premières sigillées de Lezoux et le problème des céramiques calcaires*, dans *Rev. archéol. Est*, XXI, 1970, p. 215-216).